

Je fus cette fois de l'avis du maître compagnon ; mais malgré mon dépit, la leçon de l'entrepreneur avait porté coup ; quand je me retrouvai de sang-froid j'arrivai à penser que la raison pourrait bien être de son côté ! Ceci avait donné comme une secousse à mon esprit ; je repris mon activité d'autrefois ; convaincu de la nécessité d'apprendre, je revins au goût d'étudier. Le difficile était de s'en procurer les moyens. Bien qu'il m'en coûtât de retourner vers l'entrepreneur à qui j'avais laissé un mauvais souvenir, je me décidai à lui rappeler sa proposition de me venir en aide. Il me reçut bien, s'informa de ce que je savais, et m'adressa à un toiseur qu'il employait. Celui-ci m'admit gratuitement à une classe du soir, où venaient quelques jeunes gens auxquels il enseignait la géométrie et le dessin linéaire.

Je ne me fis d'abord remarquer que par ma bêtise et ma maladresse ; il fallait toujours m'expliquer deux fois ce que les autres comprenaient au premier coup ; ma main, habituée à manier la pierre, perçait le papier ou écrasait les crayons ; je ne suivais le dernier élève que de très-loin ! Cependant, peu à peu, et à force de persévérance, la distance s'amointrit, et j'arrivai tout doucement à prendre le niveau.

VIII

Ma vie se passait tranquillement entre le travail du chantier et celui de la classe. De temps en temps j'allais voir la mère à Lonjumeau et Geneviève m'apportait de ses nouvelles. Depuis quelques mois les forces de l'aveugle baissaient sensiblement : elle ne quittait presque plus son fauteuil, et ses idées n'étaient plus aussi nettes. Mauricet en fut frappé comme moi.

—La quenouille s'embrouille, me dit-il avec sa brusquerie ordinaire : gare la fin de l'écheveau !

Je repoussai cette sinistre prédiction avec une sorte de colère.

—De quoi ! de quoi ! reprit le maître compagnon, est-ce que tu penses que la chose me sourit plus qu'à toi ? Mais l'avenir est comme les hommes, faut toujours le regarder en face. Voilà-t-il pas une belle avance de fermer les yeux pour ne pas voir le mal qui vient ? On a beau s'aïmer, mon pauvre *fieu*, un jour ou l'autre faut qu'on se quitte ; tant mieux pour ceux qui partent les premiers.

Je n'étais pour elle l'histoire du monde. Geneviève écoutait aussi attentivement que si on lui eût raconté la vie de Napoléon ! Toujours alerte, toujours chantant, elle apportait avec elle la gaieté. La vieille aveugle la grondait toujours, mais de ce ton qui veut dire que c'est seulement pour s'occuper de vous, et quand nous étions seuls, elle répétait :—C'est la fille cadette du bon Dieu ! Geneviève, qui l'attendait quelquefois, n'en faisait point semblant, afin de laisser à la bonne femme le plaisir de gronder.—Cependant, à mon dernier voyage, elle m'avait paru inquiète.

—La mère Madeleine ne va pas bien, me dit-elle au moment du départ.

—Hélas ! mon Dieu ! je l'ai bien vu, répondis-je ! mais elle prétend ne pas souffrir et refuse de voir un médecin.

—Elle a peut-être raison, dit la jeune fille ; ça ne ferait que l'attrister.

Nous échangeâmes un soupir et je partis le cœur serré.

Le surlendemain, j'étais au nouveau bâtiment, sur le plus haut échafaudage, quand je m'entendis appeler. Je regardai en bas, et mon sang s'arrêta : c'était Geneviève.

—Comment va la mère ? lui criai-je.

—Mal, répondit-elle d'une voix altérée.

En un instant je fus descendu.

—Elle veut vous voir, reprit Geneviève précipitamment ; venez tout de suite ; le médecin a dit que c'était pressé.

Nous partîmes sur-le-champ. Jamais route ne m'avait paru si longue. Il me semblait que les chevaux marchaient moins vite, que le cocher s'arrêtait plus souvent. J'aurais voulu connaître au juste l'état de la vieille mère, et je n'osais interroger Geneviève. Nous arrivâmes enfin à Lonjumeau. Je pris la route de la ferme presque en courant. . . . La mère Riviou n'était pas aux champs selon l'habitude ; je l'aperçus à la porte qui avait l'air d'attendre, ce qui me parut un mauvais signe. Elle s'écria en me voyant ; je la regardai d'un air qu'elle comprit ; car elle s'empressa de me dire :

—Entrez, elle demande après vous !

Je trouvai la mère au plus mal ; cependant elle me reconnut et me tendit ses deux mains. Je ne puis dire ce qui se passa alors en moi ; mais quand je la vis ainsi, les traits couleur de plomb, l'œil luisant et les lèvres agitées par le frisson de la mort, le souvenir de tout ce qu'elle avait fait pour

sortir pour aller pleurer derrière la maison. Je crois que j'y restai longtemps, car lorsque je rentrai il faisait nuit. Le prêtre n'y était plus. J'entendis Geneviève qui répondait à ma mère. Au premier mot, je compris qu'il était question de moi. La mourante, qui s'inquiétait de me laisser seul au monde, avait communiqué à la jeune fille un souhait auquel celle-ci avait l'air de résister doucement.

—Pierre Henri a trop de sagesse et de bon cœur pour ne pas savoir ce qu'il doit faire, disait-elle d'une voix un peu troublée.

—Mais alors, pourquoi ne veux-tu pas l'épouser ? demanda la malade.

—Je n'ai pas dit cela, mère Madeleine, répondit Geneviève.

—Laissez-moi donc lui parler.

—Non, reprit-elle vivement ; aujourd'hui il n'a rien à vous refuser, et plus tard il pourrait se repentir. Il ne faut pas qu'il se décide pour vous. . . ni pour moi, bonne mère ; il doit choisir selon son goût et sa volonté. . . . Quoi qu'il fasse, vous savez bien que je serai toujours prête à le servir.

—Jésus ! murmura ma mère plaintivement ; j'attendais encore pourtant cette joie sur la terre.

—Et vous l'aurez s'il ne dépend que de moi, m'écriai-je en m'approchant du lit ; personne ne peut craindre que je me repente, car votre choix est mon choix.

Voilà comme j'ai épousé Geneviève, et je puis dire que ça été le dernier bienfait de celle qui m'avait mis au monde.

Elle mourut le lendemain, quand midi sonnait, en tenant ma main et celle de Geneviève. Que Dieu la récompense de ce qu'elle a souffert et la dédommage de ce que je n'ai pu lui rendre ! Une mère est trop forte créancière pour que ses enfants la paient jamais ici-bas.

IX

Mon mariage avec Geneviève fut le terme de mes études. Jusqu'alors j'avais travaillé à devenir capable ; une fois chef de famille, je m'occupai à tirer parti de ma capacité.

Pour celui qui a vécu dans l'ordre et le travail, cette entrée en ménage est une grande joie et un grand encouragement. L'idée qu'on ne se fatigue plus pour soi

Ceux qui vivent au-dessus de nous, dans une aisance qui leur est venue d'héritage ou que le travail leur gagne sans trop de peine, ne savent pas tout ce que vaut une brave femme d'ouvrier. Ce n'est pas seulement la ménagère de notre pain, c'est la ménagère de notre courage et de notre probité. Que de tentations entreraient au logis, si elle n'était point là pour leur fermer la porte ! que de laides idées qui n'osent pas maître parce que son regard va jusqu'au fond de nous ! L'embarras d'avouer une mauvaise intention nous force souvent de rester honnêtes ; car ce n'est pas chose si facile qu'on croirait de s'avouer, l'un à l'autre sa méchanceté et de marcher à deux dans le mal. Quoi qu'on fasse, la hardiesse n'est point égale ; il y en a toujours un qui s'inquiète, qui tire en arrière, et c'est la femme le plus souvent. D'habitude, où on l'écoute, tout va en droite ligne et sûrement.

Pour ma part, j'avais eu la main heureuse. Je trouvais dans Geneviève ce que j'avais espéré, et au delà. Telle que je l'avais vue le premier jour, telle je la vis après le mariage, telle elle est toujours restée. Je lui confiais tous mes projets, je lui racontais toutes mes affaires, et elle me donnait ses conseils sans trop en avoir l'air. A mon idée, la plus grande joie du ménage est dans cette confiance qui fait que le cœur est, comme la bourse, toujours en commun. Que vous ayez de la tristesse, de la colère ou de l'espoir, vous trouvez du moins quelqu'un pour en prendre sa part ; vous ne laissez pas grandir en vous-mêmes tous ces petits ruisseaux qui, à la longue, forment un étang et emportent la chaussée. Ce qui vous arrive chaque jour par le courant de la vie, s'en va par les confidences, comme par un trop plein, et, de cette manière l'âme garde à peu près son niveau.

(à suivre)

Le prix d'abonnement pour la France et pour tous les pays d'Europe est de SEPT FRANCS par an, payable par une traite sur une banque de Québec.